Document généré le 2 juin 2025 15:11

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Festival de Berlin
Berlin 1987, à l'Est du nouveau

Minou Petrowski

Volume 6, numéro 4, mai–juillet 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34563ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Petrowski, M. (1987). Festival de Berlin : Berlin 1987, à l'Est du nouveau. *Ciné-Bulles*, *6*(4), 9–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Minou Petrowski

Berlin 1987, à l'Est du nouveau

■ Je n'avais pas le choix : une chambre sans vue, avec fenêtre sur cour. C'est ainsi que débuta le 37e Festival international des films à Berlin. J'y vais depuis cinq ans. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien. Pour la ville et parce que Berlin est le complément de Cannes. Berlin me resitue, redéfinit mon identité. Être à Berlin c'est vivre et sentir quelque chose.

Un festival c'est comme un scénario de film, chaque année il y a une idée derrière tout cela ; 1987 c'est le rapprochement des deux grandes puissances, c'est aussi le 750e anniversaire de la ville coupée en deux. Vingt-deux films en compétition dont trois films américains : **Night Mother**, **Platoon** et **Children of a Lesser God** c'est une première. On n'avait encore jamais vu de films américains produits par de grands studios se risquer dans la compétition. Côté soviétique, deux films en compétition : **l'Insensibilité chagrine** de Sokurov, film interdit pendant sept ans, et **le Thème** de Gleb Panfilov. À la clôture, le très beau film d'Elem Klimov, **l'Adieu à Matiora**. Durant 12 jours le grand affrontement aurait lieu entre Américains et Russes, les autres films ne seraient que du nombre et pour encadrer les grands gagnants.

Ma première déception à Berlin, ce fut l'ouverture avec **The Color of Money** de Martin Scorsese. Pour moi il n'y avait rien de neuf. Première indifférence, outre ma chambre 639 qui donnait sur un mur de béton. Berlin résistait. Le froid s'insinuait partout. Un seul plaisir, tous les matins entrer la première dans cette immense salle du Zoo-Palast, 1500 places, monter les marches et choisir la troisième rangée numéro 33 dans l'allée 15. Un rideau jaune d'or fatigué, une musique ringarde mais une sensation chaque matin d'émerveillement. L'espoir d'un bon film, d'une émotion forte.

Rien ne se passa vraiment avant le film de Wajda, **Chronique des événements amoureux**. Amour de la terre natale, recherche de l'identité sont des thèmes qui reviennent surtout dans les films d'Europe de l'Est. Wadja nous emmène au printemps 1939 dans la Lituanie polonaise, aujourd'hui soviétique. Witek, un jeune et brillant lycéen, rencontre Alina dont il tombe follement amoureux, il rencontre aussi un inconnu (Tadeusz Konwicki, l'auteur du roman dont est tiré le film) sorte de fantôme des temps futurs qui déroute Witek en lui présentant la guerre.

*Prochain film polonais d'Andrzej Wajda, **les Possédés** d'après Dostoïevski sur un scénario de Jean-Claude Carrière. Sans Gérard Depardieu, comme le souhaitait Wajda, mais avec Jerzy Radziwilowicz, Lambert Wilson, Omar Sharif, Isabelle Huppert, Jean-Philippe Ecoffey et Philippine Leroy-Beaulieu.*

Chronique des événements amoureux

La peur gronde, l'angoisse s'installe sourdement entre les Polonais, les Allemands et les Juifs qui habitent tranquillement cette région. Les amis de Witek sentent malgré leur insouciance de jeunes gens planer la menace de guerre. Wajda fait entrer en scène son fantôme du futur au coin d'un bois et Witek se retrouve avec des écouteurs de *walkman*, sans comprendre ce langage sonore inconnu. Ce qui est fascinant dans cette oeuvre nostalgique, onirique, c'est la complicité du metteur en scène et du spectateur. La guerre va tout détruire, sentiments, territoire, enfance, nous le savons hélas, et les protagonistes vivent en toute innocence les derniers beaux jours. Dans une mise en scène souple, brillante Wajda renoue avec des films comme **le Bois de bouleaux**, **les Demoiselles de Wilko**, **Cendres et diamant**. Le film fut boudé par le public et la critique, mon plaisir n'en fut pas troublé. Puis on retomba dans le classique **Children of a Lesser God**, héros et héroïnes ont toujours le contrôle sur toutes les situations. **Platoon** est hué et un journaliste allemand déclare à la conférence de presse à Oliver Stone : « *It's only a boring movie about the War.* » Je regrette, dit Oliver Stone, que mon film vous ait ennuyé. **Les Fous de Bassan** reçoivent un accueil mitigé, on cherche autre chose, un film fort, à la fois une forme moderne et une profondeur.

Le Thème

Que proposent les Américains ? Peu de réflexion, un discours connu, de bonnes intentions. Qu'il s'agisse de la guerre avec **Platoon**, « il ne faut plus jamais de guerre disent les héros », un peu simpliste, ou de famille je te hais avec Paul Schrader dans **Light of Day**. Famille, argent, patrie, personnages falots et mises en scène des plus courantes.

Le cinéma français se démarque par une comédie dramatique de Chabrol, **Masques**, une farce peu appréciée **le Miraculé** de Jean-Pierre Mocky et un exercice de style du dernier-né, Alexandre Dupont alias Leos Carax, **Mauvais sang**.

Ce fut **le Thème** de Panfilov qui remporta l'Ours d'or. Approbation unanime. Kim Esenin (Michail Uljanov) est écrivain de théâtre, célèbre et populaire. Nous sommes dans les années soixante-dix. Par manque d'inspiration, il n'a rien écrit de transcendant depuis les années cinquante et, depuis, il vit sur sa réputation. Dans un petit village provincial et traditionnel de la vieille Russie, il séjourne chez une jeune enseignante, Sascha (Inna Tchurikova). Au cours d'un premier souper ils ont une violente altercation, elle lui fait prendre conscience du fait qu'il a sacrifié sa créativité première à la célébrité et aux privilèges. Kim Esenin est fasciné par la jeune femme, sa douceur et la véracité de son jugement, il est témoin cependant d'une scène où Sascha fait ses adieux à son amant, un écrivain maudit qui travaille comme fossoyeur et qui va émigrer en Israël. Ce film ouvert sur la création, la conscience démasquée, a été interdit depuis 1979 pour son propos, car il s'attaque avec virulence aux artistes populaires intégrés au système.

C'est alors que le festival va se tourner du côté de l'Est, avec aisance, dignité et charme. **L'Insensibilité chagrine** de Sokurov est aussi un film qui parle, même si la forme est difficile, le discours est subversif. Au cours de la Première Guerre mondiale, un groupe de personnes s'est rassemblé dans une villa du Capitaine Shotover, la faisant ressembler à une ridicule arche de Noé. Ces gens ignorent tout ce qui se passe dans le monde et se livrent à leurs fantasmes égocentriques, mêlant décadence et masochisme jusqu'au moment où l'arche éclatera. Film difficile et interdit, il fut libéré de la censure lors d'une réunion de l'Association des cinéastes soviétiques dont le président, Elem Klimov, donna une éblouissante conférence de presse à l'Hôtel Palace.

Né en 1933 à Stalingrad, Klimov acquiert une formation d'ingénieur en aéronautique. Premier long métrage en 1964, **Soyez les bienvenus**. Il commence à tourner **Agonia** en 1973, film inspiré de Raspoutine qui lui vaut des difficultés. **L'Adieu à Matiora** avait été conçu par sa femme, la réalisatrice Larissa Chepitko, morte accidentellement en 1979 ; Klimov termina le film en son hommage. Le village de Matiora est en Sibérie, il doit disparaître sous les flots d'un lac de barrage. À travers les différentes générations de la famille Pinegin, les attitudes vis-à-vis de la tradition et du progrès varient. Daria la grand-mère a passé toute sa vie à Matiora, c'est là qu'elle veut mourir. Elle s'oppose à l'évacuation du village. Ce prix du progrès est un vibrant hommage à la terre, aux racines profondes et à la vieille Russie... À la fin du film, Pavel le fils de Daria cherche sa mère dans la brume l'Île de Matiora. Il ne la trouve plus. Est-elle déjà engloutie par le barrage ? À cette question que le film laisse sans réponse Klimov dit : « Il n'y a plus de rives, il ne reste plus que ce que nous portons à l'intérieur de nous-mêmes. » Matiora veut dire en russe, la poutre, la racine, la patrie, ce que l'homme a sous les pieds mais malheureusement l'Homme, dit Klimov, détruit ce qu'il a sous les pieds. Quand on va en Russie, autrement qu'en touristes, on découvre la vraie Russie, une nature forte, solide. Encore une fois le sol natal est glorifié, reconnu mais remis en question. Le film fut accueilli avec la même chaleur que son cinéaste.

Je n'ai pas été à Berlin-Est cette année, j'étais convaincue que ce qui se passait au festival avec la présence soviétique était essentiel. Dans la salle rose-thé de l'Hôtel Palace, entre les plantes vertes, les meubles de rotin et le somptueux buffet, évoluaient cinéastes et acteurs soviétiques. On parlait russe au petit déjeuner, on se croisait dans les ascenseurs amicalement, avec une gaucherie toute naturelle. Mes coups de coeur sont venus du froid, le soleil pâle de février inonde le mur en béton de ma chambre. Il s'est passé quelque chose cette année à Berlin en 1987. À l'Est du nouveau... ■

L'Adieu à Matiora